

L E

Communiste

ORGANE DE PROPAGANDE LIBERTAIRE

Paraissant le troisième Samedi de chaque mois.

La Vérité te fera libre.

REDACTION & ADMINISTRATION :
Colonie libertaire, à BOITSFORT (Belgique.)

La Liberté te rendra bon.

AVIS

Le **COMMUNISTE**, tiré à 2000 exemplaires, est distribué gratuitement : c'est l'effort de la Colonie. Toutefois, les vendeurs sont autorisés à écouler le journal au prix de 2 centimes le numéro.

Pour donner suite à toute commande, nous devons effectuer de nouveaux tirages ; mais, ne pouvant conserver la composition que jusqu'au lundi, nous prions les camarades de nous faire parvenir leurs commandes en temps utile.

L'abonnement pour la Belgique et l'Étranger est fixé à 50 centimes par an.

LA NÉCESSITÉ DE LA RÉVOLUTION

Il y a des époques dans la vie de l'humanité, où la nécessité d'une secousse formidable, d'un cataclysme, qui vienne remuer la société jusque dans ses entrailles, s'impose sous tous les rapports à la fois. A ces époques, tout homme de cœur commence à se dire que les choses ne peuvent plus se passer ainsi : qu'il faut de grands événements qui viennent rompre brusquement le fil de l'histoire, jeter l'humanité hors de l'ornière où elle s'est embourbée et la lancer dans les voies nouvelles, vers l'inconnu, à la recherche de l'idéal. On sent la nécessité d'une révolution, immense, implacable, qui vienne, non seulement bouleverser le régime économique basé sur la froide ex-

ploitation, la spéculation et la fraude, non seulement renverser l'échelle politique basée sur la domination de quelques uns par la ruse, l'intrigue et le mensonge, mais aussi remuer la société dans sa vie intellectuelle et morale, secouer la torpeur, refaire les mœurs, apporter au milieu des passions viles et mesquines du moment le souffle vivifiant des passions nobles, des grands élans, des généreux dévouements.

A ces époques, où la médiocrité orgueilleuse étouffe toute intelligence qui ne se prosterne pas devant les pontifes, où la moralité mesquine du juste-milieu fait la loi, et où la bassesse règne victorieuse, — à ces époques, la révolution devient un besoin ; les hommes honnêtes de toutes les classes de la société réclament la tempête, pour qu'elle vienne brûler de son souffle enflammé la peste qui nous envahit, emporter la moisissure qui nous ronge, enlever dans sa marche furieuse tous ces décombres du passé qui surplombent, nous étouffent, nous privent d'air et de lumière, pour qu'elle donne enfin au monde entier un nouveau souffle de vie, de jeunesse, d'honnêteté.

Ce n'est plus seulement la question du pain qui se pose à ces époques ; c'est une question de progrès contre l'immobilité, de développement humain contre l'abrutissement, de vie contre la stagnation fétide du marais.

L'histoire nous a conservé le souvenir d'une pareille époque, celle de la décadence de l'empire romain ; l'humanité en traverse aujourd'hui une seconde.

Comme les Romains de la décadence, nous nous trouvons en face d'une transformation profonde qui s'opère dans les esprits et ne demande plus que des circonstances favorables pour se traduire dans les faits. Si la révolution s'impose dans le domaine économique, si elle devient une impérieuse nécessité dans le domaine politique, elle s'impose bien plus encore dans le domaine moral.

Sans liens moraux, sans certaines obligations, que chaque membre de la société se crée vis-à-vis des autres et qui bientôt passent chez lui à l'état d'habitude, il n'est point de société possible. Aussi, retrouvons-nous ces liens moraux, ces habitudes sociables, dans tous les groupes humains; nous les voyons très développés et rigoureusement mis en pratique chez les peuplades primitives, débris vivants de ce que l'humanité fut à ses débuts.

Mais l'inégalité des fortunes et des conditions, l'exploitation de l'homme par l'homme, la domination des masses par quelques-uns, sont venues miner et détruire dans le cours des âges ces produits précieux de la vie primitive des sociétés. La grande industrie basée sur l'exploitation, le commerce basé sur la fraude, la domination de ceux qui s'intitulent le «Gouvernement», ne peuvent plus coexister avec ces principes de morale, basés sur la solidarité de tous, que nous rencontrons encore chez les tribus refoulées sur les confins du monde policé. Quelle solidarité peut-il exister, en effet, entre le capitaliste et le travailleur qu'il exploite; entre le chef d'armée et le soldat; le gouvernant et le gouverné?

Aussi voyons-nous qu'à la morale primitive, basée sur ce sentiment d'identification de l'individu avec tous ses semblables, vient se substituer la morale hypocrite des religions: celles-ci cherchent, par des sophismes, à légitimer l'exploitation et la domination, et elles se bornent seulement à blâmer les manifestations les plus brutales de l'une et de l'autre. Elles relèvent l'individu de ses obligations morales envers ses semblables et ne lui en imposent qu'envers un Être suprême, — une abstraction invisible, dont on peut conjurer le courroux et acheter la bienveillance, pourvu qu'on paie bien ses soi-disant serviteurs.

Mais les relations de plus en plus fréquentes qui s'établissent aujourd'hui entre les individus, les groupes, les nations, les continents, viennent imposer à l'humanité de nouvelles obligations morales. Et à mesure que les croyances religieuses s'en vont, l'homme s'aperçoit que, pour être heureux, il doit s'imposer des devoirs, non plus envers un être inconnu, mais envers tous ceux avec lesquels il entre en relations. L'homme comprend de plus en plus que le bonheur de l'individu isolé n'est plus possible; qu'il ne peut être cherché que dans le bonheur de tous, le bonheur de la race humaine. Aux défenses d'un Dieu, que l'on pouvait toujours violer quitte à l'apaiser plus tard par des offrandes, vient se substituer ce sentiment de solidarité avec chacun et avec tous qui dit à l'homme: « Si tu veux être heureux, fais à chacun et à tous ce que tu voudrais que l'on te fit à toi-même. » Et cette simple affirmation, induction scientifique qui n'a plus rien à voir avec les prescriptions religieuses, ouvre, d'un seul coup, tout un horizon immense de perfectibilité, d'amélioration de la race humaine.

La nécessité de refaire nos relations sur ce principe — si sublime et si simple, — se fait sentir chaque jour de plus en plus. Mais rien ne peut se faire, rien ne se fera dans cette voie, tant que l'exploitation et la domination, l'hypocrisie et le sophisme, resteront les bases de notre organisation sociale.

Mille exemples pourraient être cités à l'appui. Mais nous nous bornerons ici à un seul, — le plus terrible, — celui de nos enfants. Qu'en faisons-nous dans la société actuelle?

Le respect de l'enfance est une des meilleures qualités qui se soient développées dans l'humanité, à mesure qu'elle accomplissait sa marche pénible, de l'état sauvage à son état actuel. Que de fois n'a-t-on pas vu, en effet, l'homme le plus dépravé désarmé par le sourire d'un enfant? Eh bien, ce respect s'en va aujourd'hui et l'enfant devient chez nous une chair à machine, si ce n'est un jouet pour satisfaire les passions bestiales.

Nous avons vu récemment comment la bourgeoisie massacrait nos enfants en les faisant travailler de longues journées dans les usines. Là, on les tue au physique.

Mais, c'est peu. Pourrie jusqu'à la moelle la société tue encore nos enfants au moral. En réduisant l'enseignement à un apprentissage routinier qui ne donne aucune application aux jeunes et nobles passions et au besoin d'idéal qui se révèlent à un certain âge chez la plupart de nos enfants, elle fait que toute nature tant soit peu indépendante, poétique ou fière, prend l'école en haine, se renferme en elle-même ou va trouver ailleurs une issue à ses passions. Les uns vont chercher dans le roman la poésie qui leur a manqué dans la vie, ils se bourrent de cette littérature immorale, fabriquée par et pour la bourgeoisie, à deux ou quatre sous la ligne, — et ils finissent, comme le jeune Lemaitre, par ouvrir un jour le ventre et couper la gorge à un autre enfant, « afin de devenir assassins célèbres ». Les autres s'adonnent à des vices exécrables, et seuls, les enfants du juste-milieu, ceux qui n'ont ni passions, ni élans, ni sentiments d'indépendance, arrivent sans accidents « jusqu'au bout ». Ceux-là fourniront à la société son contingent de bons bourgeois à moralité mesquine, qui ne volent pas, il est vrai, les mouchoirs aux passants, mais qui volent honnêtement leurs clients, qui n'ont pas de passions, mais qui font en cachette leur visite à l'entremetteuse pour « se débarrasser de la graisse si monotone du pot-au-feu, » qui croupiront dans leur marais, et qui crieront haro! sur quiconque osera toucher à leur moisissure.

Voilà pour le garçon! Quant à la fille, la bourgeoisie la corrompt dès le bas âge. Lectures absurdes, poupées habillées comme des camélias, costumes et exemples édifiants de la mère, propos de boudoir, — rien ne manquera pour faire de l'enfant une femme qui se vendra au plus dominant. Et cette enfant sème déjà la gangrène autour d'elle: les enfants ouvriers ne regardent-ils pas avec envie cette fille bien parée, aux allures élégantes, courtisane à douze ans? Mais, si la mère est « vertueuse », — à la manière dont les bonnes bourgeoises le sont, — ce sera encore pis! Si l'enfant est intelligente et passionnée, elle appréciera bientôt à sa juste valeur cette morale à double face, qui consiste à dire: « Aime ton prochain, mais pille-le quand tu peux! Sois vertueuse, mais jusqu'à un certain point, etc. », et étouffant dans cette atmosphère de moralité à la Tartufe, ne trouvant

dans la vie rien de beau, de sublime d'enfermant, qui respire la vraie passion, elle se jettera tête baissée dans les bras du premier venu, — pourvu qu'il satisfasse ses appétits de luxe.

Examinez ces faits, méditez-en les causes et dites si nous n'avons pas raison d'affirmer qu'il faut une révolution terrible pour enlever enfin la souillure de nos sociétés, jusque dans leurs racines, car tant que les causes de la gangrène resteront, rien ne sera guéri.

Tant que nous aurons une caste d'oisifs, entretenue par notre travail, sous prétexte qu'ils sont nécessaires pour nous diriger, — ces oisifs seront toujours un foyer pestilentiel pour la moralité publique. L'homme oisif et abruti, qui toute sa vie est en quête de nouveaux plaisirs, celui chez lequel tout sentiment de solidarité avec les autres hommes est tué par les principes mêmes de son existence, et chez lequel les sentiments du plus vil égoïsme sont nourris par la pratique même de sa vie, — cet homme-là penchera toujours vers la sensualité la plus grossière: il avilira tout ce qui l'entoure. Avec son sac d'écus et ses instincts de brute, il prostituera femme et enfants, il prostituera l'art, le théâtre, la presse, — il l'a déjà fait à présent, — il vendra son pays, il en vendra les défenseurs et, trop lâche pour massacrer lui-même, il fera massacrer l'élite de sa patrie, le jour où il aura peur de perdre son sac d'écus, l'unique source de ses jouissances.

Cela est inévitable et les écrits des moralistes n'y changeront rien. La peste est dans nos foyers, il faut en détruire la cause, nous n'avons pas à hésiter... Il y va du salut de l'humanité.

PIERRE KROPOTKINE.

Aux Miliciens

Dans quelques jours vous serez revêtus de l'uniforme des ouvriers, de la mort; vous devrez tuer ou vous faire tuer pour défendre la patrie.

Cela est absurde et criminel.

Quoi! parce que vous êtes nés en « France » et moi en « Belgique », parce qu'il a plu à quelques diplomates de tracer une ligne imaginaire sur un coin de notre planète, nous devrions nous regarder comme des brigands « bien nés » qui briguent le même trône ou des petits-frères qui convoitent le même enfant? Cela n'a pas le sens commun!

Blaise Pascal disait : « Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ? ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté je serais un assassin ; cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. » Et plus loin il ajoute : « Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait le droit de me tuer parce qu'il demeure de l'autre côté de l'eau, et que son prince ait querelle avec le mien qu'il n'en aie aucune avec lui ? »

Patrie ! Quand j'entends prononcer ce mot terrible, mon imagination épouvantée me représente instantanément d'innombrables hécatombes de cadavres détroussés, éventrés et déchiquetés, d'interminables convois de jeunes gens à jamais estropiés, de pauvres vieux qui sanglottent en appelant leur fils bien aimé, des fiancées jeunes et pleines de vie entraînées au suicide par un amour transformé en désespoir, des populations qui se lamentent sur les ruines de leurs habitations pillées et incendiées, des paysans qui gémissent sur leurs moissons ravagées, des femmes violées et syphilitisées, des enfants qui se débattent en hurlant et grimaçant au bout des baïonnettes civilisatrices, des mares de sang, des lambeaux de chair, des fragments de cervelles, des viscères en bouillie, des pleurs, des râles, des spasmes, des boyaux, puis, horreur ! honte ! malédiction ! des prêtres bénissant les drapeaux et des ivrognes beuglant :

Mourir pour la patrie
Aux appels du tambour.

Le patriotisme corrompt tout ce qu'il touche. C'est pour lui qu'on a mis la science au service du crime ; c'est pour lui que, de nos jours encore, hélas ! des savants appellent « progrès » le perfectionnement indéfini de l'art de s'entretuer !

Le patriotisme, c'est la folie du meurtre et le dernier rempart du capitalisme ; quand les prolétaires de tous les pays se donneront la main, les exploités auront vécu, le citoyen Bebel n'aura plus besoin de courir à la frontière pour défendre la « grande patrie allemande » et les rédacteurs du *Vorwärts*, du *Peuple*, de la *Petite République*, de l'*Humanité*, etc. n'auront plus à se creuser la cervelle pour trouver le critérium qui doit établir quand une guerre est offensive ou défensive.

Deux hommes se battent en duel, parce que l'un a porté atteinte à l'honneur de l'autre. Lequel sera vainqueur ? Celui qui a raison ou celui qui a tort ? Celui qui a tort sera-t-il forcément battu ? La victoire réhabilitera-t-elle le « déshonoré » ? Non, car tout le monde sait que l'issue du combat dépend, non de la justice, mais de la force ou de l'habileté ! Aussi, le duel est-il considéré comme une absurdité par tous les hommes sensés.

La guerre n'est pas autre chose qu'un immense duel entre les peuples, — ce qui n'empêche pas certains gouvernants d'incriminer le duel et de glorifier, voire même d'ordonner la guerre ! Serait-ce parce que l'amour du massacre en grand leur fait mépriser le massacre en petit ?

Cependant, au point de vue moral, il existe entre la guerre et le duel deux différences qui sont tout à l'avantage du dernier.

D'abord, tout le monde est libre de refuser de se battre en duel ; personne n'est libre de refuser de se battre pour « son » pays.

Dans le duel, il n'y a que les intéressés qui pâtissent ; dans la guerre, ce sont des millions d'innocents, les intéressés ont « autre chose à faire », comme dit la chanson !

Quand les ouvriers français demandent à leurs patrons une augmentation de salaire, ceux-ci leur répondent : « Nous ne pouvons vous l'accorder à cause de la concurrence belge ». Et quand les ouvriers belges demandent une augmentation de salaire à leurs patrons, ceux-ci répondent que la concurrence française est un obstacle insurmontable à leurs bonnes intentions ! Et c'est le même cliché dans tous les pays.

Les jours où ces messieurs ont besoin de nouveaux débouchés ou qu'il ne savent plus se partager fraternellement le produit de leurs rapines, ou encore quand ils éprouvent le besoin de jeter la discorde dans le prolétariat international, ils crient partout : « La Patrie est en danger ! A la frontière ! Défendons « nos » biens et « NOTRE » pays ! »

Mais dites donc, camarades, faites un peu, je vous prie, le compte de ce que vous produisez pour « votre » pays et celui de ce qu'il vous donne en échange ; réunissez tout ce que vous possédez et demandez-vous si tout cela vaut les horreurs de la guerre ?

Non, n'est-ce pas ?

Alors, n'ayons plus qu'un ennemi : notre maître, comme disait le bon vieux La Fontaine. Unissons-nous pour faire de la Terre la patrie commune de tous les peuples ; soyons les organisateurs de l'humanité bienheureuse rêvée par les hommes de cœur de tous les temps !

ÉMILE CHAPELIER.

VIENT DE PARAÎTRE :

LA NOUVELLE CLAIRIÈRE
Drame social en 5 actes, par Émile CHAPELIER
UN FRANC (fr. 1.10, par la poste.)

Jeunesse révolutionnaire de Bruxelles

Lundi, 21, octobre, à 8 1/2 heures du soir.

A LA COUR D'AUTRICHE, 44, RUE DES PIERRES

MEETING ANTIMILITARISTE ET ANTIPATRIOTIQUE

Orateurs : Émile CHAPELIER, Jean ROBIGN, Paul SOSNET

TOURNÉE DRAMATIQUE DE LA COLONIE
LES PARIAS

Drame social en 3 actes, par Jean Robijn

AU CONFESSIONNAL

Vaudeville en 1 acte, par Emile Chapelier

A **OUGRÉE** (Théâtre de la Maison du Peuple.)

Samedi, 26 octobre, à 8 heures du soir. Prix des places : fr. 0.75 et 0.50.

A **DOLHAIN** (Théâtre des Nouveautés, rue du

Moulin-en-Ruyff.) Dimanche, 27 octobre, à 7 h. Prix des places : fr. 1.00, 0.75 et 0.50.

Imprimerie de la Colonie l'« Expérience ».

Gérant pour la forme : G. MARIN, r. Verte, 57, à Boitsfort.